

Compagnie Acteurs du Monde

« FEVER »



Photographie : Frédéric Desmesure – Droits réservés

**d'après le roman de Leslie Kaplan
MISE EN SCENE CHRISTINE FAURE**

Création au TNT à Bordeaux - Janvier 2011

FEVER

Texte : **Leslie Kaplan**

Mise en scène et scénographie : **Christine Faure**

Assistante à la mise en scène : **Sylvie Granet**

Assistante à la scénographie : **Ingrid Marcille**

Réalisation sonore : **Karina Ketz**

Conception Lumière : **Marie Christine Aury et Françoise Libier**

Photographie : **Catherine Barral et Frédéric Desmesure**

Construction : **Gilles Marcille**

Avec

Marie Christine Aury

Benjamin Dubreuil

Cyril Passadori

Sarah Piet

Chœur de la Ligue de l'Enseignement

Production : **Acteurs du Monde**

Co-production : **TNT Manufacture de Bordeaux – OARA – IDDAC – Festival
Les Rencontres de la Nuit**

Avec le soutien de : **Conseil Régional Ile de France, Conseil Général de la
Gironde, Ville de Bordeaux**

L'histoire

« Tout d'un coup Damien avait dit, Moi, je vais plus loin. Non seulement je crois au hasard, mais je le fais travailler pour moi. Il était surexcité, bouillonnant, comme s'il avait de la fièvre.

Si on laisse le hasard vous commander, il vous protège.

Si par exemple on tue comme ça, sans raison, sans nécessité, pas d'explication, pas d'intérêt, et pas de sentiment non plus, si on s'en fiche, si c'est n'importe qui, eh bien alors on ne peut pas être pris. Il n'y a pas de crime en fait. Pour qu'il y ait crime, il faut qu'il y ait une raison personnelle. Un motif, un mobile personnels.

Mais si c'est par hasard... » (Extraits de FEVER, Editions P.O.L).

Une jeune femme est assassinée à Montparnasse. Deux lycéens sont coupables. Ils ont commis ce meurtre sans aucun mobile. Autour d'un meurtre d'adolescents, Leslie Kaplan interroge la nature du crime par une mise en perspective subtile d'un acte individuel dans l'histoire.

Fever, 12^{ème} roman de Leslie Kaplan nous convie à montrer comment la responsabilité se transmet et qu'on ne peut pas être vierge de l'histoire dont on est issu.

Damien petit-fils de fonctionnaire français et Pierre petit-fils de juif déporté, élèves intelligents et bûcheurs de terminale rive gauche, exaltés par la séduction conceptuelle de la découverte de la philosophie et par leur jolie professeur réfléchissent énormément. Ensemble ils vont devenir les auteurs d'un crime parfait, expérimental et sans mobile.

Avec passage à l'acte, ils ont choisi leur victime au hasard et tout se passe comme sur des roulettes. L'enquête tombe dans une impasse et le fait divers dans l'oubli.

Leslie Kaplan écrit comme on arpente un périmètre, d'une précision topographique dans la localisation du récit (quelques rues du XIV^{ème} arrondissement). Nous sommes à Paris, de nos jours, dans le petit périmètre de Montparnasse, entre le cimetière, le boulevard Edgar Quinet, le carrefour Raspail, la rue de Rennes...

Fever est un roman d'apprentissage de la pensée, car il n'y a pas que la philo en terminale, il y a aussi l'histoire, Vichy, les camps, le procès Papon.

Alors Damien fait parler le grand-père fonctionnaire qui n'aime pas l'idée de « crime contre l'humanité ». Pour qu'il y ait crime il faut qu'il y ait une raison personnelle, un motif, un mobile personnel. Mais si on suit des ordres... »

Alors Damien et Pierre s'interrogent. Quels ordres le grand-père a-t-il suivis ? Suivre des ordres ou suivre le hasard, quelles différences ? Quelle indifférence ? La place occupée par les grands-parents morts ou vivants dit le lien entre les générations, un héritage de non-dits et de crimes qui dans Fever continuent à mener la vie des descendants et engendrent la répétition.

Avec les deux lycéens qui font une recherche sur leur passé, on découvre dans les détails une des formes de cette banalité du mal dont parle Hannah Arendt, non pas que le mal est banal mais qu'il peut être fait de personnes complètement banales. On revisite l'affaire Papon, le procès Eichmann, mais de leurs points de vue, comment cela les affecte eux et comment cela peut nous affecter nous ici et maintenant dans notre société, notre monde.

Qu'est-ce que c'est le crime de bureau, le crime d'indifférence, qu'est-ce que c'est que suivre des ordres, le fonctionnement de la société moderne, la déresponsabilisation ?

Note de mise en scène



« Je m'efforce de donner forme à un travail théâtral sensoriel , mes spectacles s'attachent à des paysages intérieurs et à leur métamorphoses. C'est une succession de glissements de sens, d'associations d'images, de transferts où les temps de l'Histoire s'entremêlent, se superposent et se confondent. Pour FEVER, j'ai pris comme fil rouge la lecture à voix haute, architecture du spectacle créé au TNT, qui pour la compagnie Acteurs du Monde est un matériau très important et qu'elle tente de développer dans ses actions de formation auprès des collégiens, des lycéens de publics amateurs et professionnels.

Puis j'ai tenté de lier entre eux des éléments polysémiques. J'ai mis en jeu des sons, des images, des corps, des voix, des situations et le texte du roman de Leslie Kaplan. Mais le texte n'est pas le seul dépositaire de sens ; il s'agit pour moi d'élaborer une composition où chaque élément du plateau devient interprète ; la création sonore, les trouvailles scénographiques, la lumière, les distorsions de la vidéo, et là le spectateur a toute la place à son tour d'être créatif, c'est à dire de ressentir et de faire de sa propre histoire. Je crois profondément à l'expérimentation du plateau pour dégager une forme de dramaturgie poétique, sensible et active pour le spectateur.

Notre précédente création « Enfant de Harki » de Dalila Kerchouche dénonçait les conditions de vie dans le camp de Bias. Nous avons travaillé autour de la mémoire.

Mémoire individuelle, mémoire familiale, mémoire sociale.

Ce travail nous a invité à poursuivre notre recherche autour des esthétiques d'un théâtre documentaire. Parallèlement, je conduis depuis 2007 un laboratoire autour de l'écriture poétique de Leslie Kaplan qui interroge : comment penser l'expérience de l'écrivain en ce qu'elle aurait quelque chose à voir avec le lien social ? Partager, transmettre quoi ? Et en ce qui nous concerne, comment penser l'expérience poétique du théâtre, partager, transmettre, quoi ? Le spectacle a été présenté au TNT accompagné de l'installation « Leslie, depuis maintenant ».

Christine Faure

« Ecrire c'est sauter en dehors de la rangée des assassins » écrit Kafka. Les assassins dont parle Kafka sont contrairement à ce que l'on pourrait croire ceux qui restent dans le rang, qui suivent le cours habituel du monde, qui répètent et recommencent la vie telle qu'elle est. Ils assassinent quoi ? Justement le possible, tout ce qui pourrait commencer, rompre, changer. Pour sauter il faut un appui, quand on écrit, les mots sont cet appui. Au lieu de s'aplatir devant la réalité, de dire « c'est comme ça », c'est une façon de répondre, de transformer. Cette réponse ne va pas de soi : elle demande un travail de pensée, ce qui ne veut pas dire que cela soit pénible, au contraire l'acte de penser, « sauter », procure du plaisir et comme le dit Serge Daney : « la vraie réponse à la terreur ce n'est pas la vertu, mais c'est le non renoncement au plaisir. »

Leslie Kaplan- Extraits du magazine littéraire – Mars 2008

Interview de Christine Faure Metteur en Scène

Comment vous présenter ? Quel a été votre parcours ?

« Enfant de Harki » d'après le texte de Dalila Kerchouche été ma deuxième mise en scène pour la Compagnie bordelaise « Acteurs du Monde ». Il s'agissait de travailler sur une écriture journalistique dénonçant les conditions d'accueil et l'enfermement des harkis et de leurs familles dans le camp de Bias. C'est la première fois que nous abordions le théâtre documentaire. La notion de territoire (tout comme FEVER avec Bordeaux) a été très importante pour Dalila qui avait vécu dans le camp de Bias dans le Lot-et-Garonne, et elle est très importante pour moi, je suis originaire de Cenon. En ce qui nous concerne, nous avons créé le spectacle « Enfant de Harki » au Théâtre Georges Leygue à Villeneuve sur Lot, il a été vu à Blaye, pour les Chantiers et ensuite à la Cartoucherie de Vincennes à l'invitation de Ariane Mnouchkine.

Mon équipe est sensiblement la même pour FEVER que lors de la 1^{ère} mise en scène pour Acteurs du Monde « Hamlet-Machine » de Heiner Muller et j'aime la notion de troupe. Cyril Passadori, et Marie Christine Aury mais aussi Karina Ketz m'accompagnent dans cette aventure commencée plus tôt à Paris avec pour moi le même désir de recherche autour de la mémoire collective et de la mémoire individuelle.

Ce travail aussi de la transmission et du partage, je souhaite le réinterroger en associant cette fois à l'Histoire, une écriture plus littéraire à laquelle je suis très sensible, celle de FEVER, de Leslie Kaplan. Je suis aussi directrice artistique d'un festival autour des écritures contemporaines à Paris, « Les Rencontres de la Nuit » et je dirige plusieurs ateliers amateurs.

Vous avez rencontré la romancière Leslie Kaplan en 2007, puis vous avez mené un atelier laboratoire autour de ses œuvres. À quoi avez-vous été sensible ?

J'ai eu la chance de découvrir l'écriture de Leslie plus jeune, grâce à une interview de Marguerite Duras, dans « L'Autre Journal » et depuis « L'excès-l'usine », elle a toujours été une compagne littéraire précieuse. Leslie projette le réel dans notre vie comme une suite poétique, musicale et qui engage la pensée. Son écriture résonne longtemps après lecture. Elle ouvre d'autres champs de langage et d'écriture.

Fever, le roman, traite du déterminisme comme du hasard, emprunte à Raskolnikov comme aux théories de Hannah Arendt, évoque le procès Papon... Comment travaille-t-on une telle matière, lourde de sens et de symbolique ?

J'essaie de faire toute la place à l'écriture de Leslie, qui invite au débat et soulève le langage pour laisser circuler librement le rythme, la poésie, la respiration. Je voudrais aussi citer un passage de Hannah Arendt : « Car la leçon de ces histoires est simple et à la portée de tous. Politiquement parlant, elle est que dans des conditions de terreur la plupart des gens s'inclineront mais certains ne s'inclineront pas. De même la leçon que nous donnent les pays où l'on a envisagé la solution finale est que « Cela a pu arriver » dans la plupart d'entre eux mais que cela n'est pas arrivé partout. Humainement parlant il n'en faut pas plus et l'on ne peut raisonnablement pas en demander plus pour que cette planète reste habitable pour l'humanité.

La représentation du mal irrigue l'art depuis toujours et le théâtre n'y échappe pas. Au jeu des correspondances, à quelles figures avez-vous songé ?

Fever mêle fiction et histoire collective, donc d'événements réels et dont certains se sont passés à Bordeaux et là il m'est difficile d'établir des correspondances si ce n'est déjà dans le monde contemporain dans lequel je vis.

Il est également question de transmission puisque les deux protagonistes sont élèves de terminale et suivent avec passion les cours de philosophie. Cette notion-là et plus encore, ce dont chaque être hérite vous concerne-t-elle ?

« Qu'est-ce que je fais de ce qu'on a fait de moi » dit Thomas, un des personnages de FEVER. Oui j'ai choisi FEVER aussi pour la question de la transmission et de la question de ce qui s'élabore à partir de ce qui nous empreinte. Dans le roman plusieurs générations sont présentes, plusieurs époques aussi, tout cela fait écho sur ma propre vie, et je suis certaine que s'il n'y a pas un travail pour interroger l'Histoire et sa propre histoire, la philosophie pour analyser, comprendre le quotidien de nos vies, les mêmes choses sont appelées à se reproduire avec nos enfants, notre entourage, comme de lourds secrets ; rien de nos vies n'arrive par hasard. « Si on ne connaît pas son histoire, nous sommes condamnés à la revivre » comme l'expliquait Goethe.

Lors de la préparation de votre adaptation, votre compagnie (Acteurs du monde) a travaillé avec des collégiens et des lycéens. Cela relevait-il de l'évidence à l'aune du sujet ?

Nous travaillons avec des collégiens et des lycéens autour de FEVER. Nous avons relié dans ce travail des lecteurs de la Ligue de l'Enseignement, une chorale. Nous n'avons rien inventé. Il suffit de rejoindre la musicalité de Leslie et sa dramaturgie qui associe plusieurs générations et nous avons le fil rouge. Nous avons travaillé autour de la lecture à voix haute car avec Marie Christine Aury, comédienne, nous sommes très engagées sur le passage de l'écriture à la lecture, de la lecture à l'oralité. Chacun sur ce projet a pu se saisir des mots, de la langue de Leslie, de ce partage et témoigner de son désir de transmettre à son tour, quelque soit son âge. Chacun a pu travailler sur le texte de Leslie « Qu'est-ce qu'un homme libre » et il est entré simplement dans un désir de partage avec des acteurs très impliqués tels Magali Fourgnaud et Nicolas Villeneuve au Collège Chambéry de Villenave d'Ornon ou Cathy Piet de la Ligue de l'Enseignement. Nous présenterons un travail spécifique pour l'inauguration des Nouvelles Archives Départementales à Bordeaux en février 2011 avec cette communauté éphémère. Robin Renucci, Leslie Kaplan et Boris Cyrulnik nous rejoindront à cette occasion. De plus, FEVER a rassemblé les témoignages et l'analyse de Gérard Boulanger, avocat des parties civiles sur l'affaire Papon et Françoise Talliano des Garets, historienne.

Pour être deux lycéens, doit-on forcément les faire interpréter par de jeunes acteurs ?

Benjamin Dubreuil et Cyril Passadori qui jouent les deux lycéens n'ont pas l'âge des personnages mais ils ont parfaitement compris et intégré l'emprise de l'histoire familiale et collective qui pèsent sur Damien et Pierre. Ils ressentent de façon très juste les deux garçons et ne les jugent pas. Je suis très sensible aux voix, aux corps, à la lumière, à une façon particulière de bouger dans l'espace, de timbrer, d'agir. Marie Christine Aury est la narratrice, elle fait le lien, et ces trois voix au début de la recherche, ainsi que celle de Sarah Piet ont été pour moi le premier espace que je souhaitais rencontrer avec FEVER.

En quoi consiste les installations que vous avez conçues avec la complicité de Karina Ketz ?

Fever est le 5^{ème} ouvrage d'une série que Leslie a nommé « Depuis Maintenant » et j'ai choisi de concevoir une installation visuelle et sonore autour de fragments de ces 4 autres textes avec une déambulation. C'est une autre forme de transmission, inventer un autre espace qui me permet d'aller au plus près des visiteurs. De plus ce même visiteur de l'installation ne sera pas un spectateur mais bien un acteur de l'installation dont il fera partie de façon éphémère. Afin que la mémoire fasse sens et que le monde questionne, interroge, l'installation se nomme « Leslie depuis maintenant » et je me suis entourée de Karina Ketz avec qui nous avons travaillé sur « Enfant de Harki » sur l'espace sonore. Je suis heureuse que nous puissions nous rejoindre de nouveau sur ce projet d'installation et sur la création sonore de FEVER. Je souhaite aussi remercier toute l'équipe de la Compagnie Acteurs du Monde qui croit en ce projet et lui donne aussi au quotidien toute son humanité et merci à Leslie.



BIO DE LESLIE KAPLAN

Leslie Kaplan, pour s'approprier le réel, par Thierry Guichard

Née aux États-Unis, vivant dans l'Hexagone, la romancière française arpente le territoire de nos vies pour en faire sourdre mille interrogations. Et nous éveille à ce qui nous constitue. Depuis qu'elle est entrée en littérature avec *L'Excès-l'usine* en 1982, Leslie Kaplan n'a eu de cesse de penser le monde contemporain né de la fin des années idéologiques, après 1968. Penser le monde d'aujourd'hui, c'est-à-dire pour elle : l'écrire.

La douzaine de romans qu'elle a composés se lisent avec une sorte de jubilation, une légèreté étonnante bien que les paysages qu'elle traverse sont souvent constitués de banlieues, de villes, d'une zone urbaine très réaliste. Ce sont des bars, des sièges de bus, des rues où s'alignent des immeubles verticaux, des chantiers parfois qui exposent leurs plaies au bord des routes. C'est Paris, aujourd'hui. Ce réel-là, qu'on pense connaître, la romancière le remet au jour par un regard aiguisé qui révèle les détails, les rend poétiquement beaux (à commencer par *l'usine* dans son premier livre). La fiction, chez la romancière, est un outil perforant : elle introduit une dynamique (comme une série de travellings) dans le sillage de laquelle les choses prennent sens, se font écho les unes aux autres. Des crimes ont lieu aujourd'hui (*Fever*, 2005, *Le Psychanalyste*, 1999) qui renvoient souvent à l'un des plus grands que connut l'Histoire : l'holocauste. La fiction perfore ainsi la carapace du temps pour renouer les liens, appelant à elle les leçons que de grands anciens nous ont léguées ; Kafka, Arendt, entre autres, prouvent combien la littérature permet de mieux connaître le monde dans lequel on vit. Mais ce sont aussi les frontières sociales que le roman permet de dissoudre : on entre aussi bien dans les amphithéâtres des universités que dans les bars-PMU des banlieues : le monde est là, multiple, pluriel, fourmillant, et la romancière en organise la vision avec des phrases courtes, rapides, malines. L'humain s'y déploie dans sa singularité autant que dans son universalité.

L'auteur

Leslie Kaplan (née en 1943 New York City), est écrivain français, issue d'une famille juive.

Elle vit à Paris depuis 1946 et a travaillé de 1968 à 1971 dans une usine. Leslie Kaplan a fait des études de philosophie, de psychologie et d'histoire. Elle écrit en français. Ses œuvres ont été publiées en 10 langues. Elle a publié :

- L'Excès-l'usine, 1982
- Le Livre des ciels, 1983
- Le Criminel, 1985
- Le Pont de Brooklyn, 1987
- L'Épreuve du passeur, 1988
- Le Silence du diable, 1989
- Les Mines de sel, 1993
- Depuis maintenant, miss Nobody Knows, 1996
- Les Prostituées philosophes, 1997
- Le Psychanalyste, 1999
- Les Amants de Marie, 2002
- Les Outils, 2003
- Fever, 2005
- Toute ma vie j'ai été une femme, 2008

Théâtre

Le Criminel, mise en scène de Claude Régy, 1988

Le pont de Brooklyn, mise en scène de Noël Casale, 1993

Depuis maintenant, mise en scène de Frédérique Loliée, 1996

L'Excès-l'usine mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo, 2002

Tout est faux ! mise en scène de Alain Brugnago et Didier Stéphan, 2004

Toute ma vie j'ai été une femme, mise en scène de Frédérique Loliée et Elise Vigier, 2008

Œuvres, textes, essais

Leslie Kaplan & Naruna Kaplan da Macedo: La Mort de Monsieur Lazarescu en: Trafic. Revue de Cinéma - No. 60, Hiver 2006, p. 71-74. Paris: P.O.L. (Nov. 2006)

L'Enfer est vert, Inventaires, inventions 2006

Fever POL-éditeur 2005, Gallimard Folio 2007

Usine (entretien avec Marguerite Duras, L'Autre Journal, repris dans la deuxième édition de L'excès-l'usine)

Règne (Banana Split, repris dans Théâtre/Public n°84)

Sur le lac (pièce en un acte, L'Arc lémanique, Favre)

En Roumanie (« Le voyage à l'Est », Balland)

Cassavetes, Dostoïevski et le meurtre (Cahiers du Cinéma, n°451)

Christine Faure, auteur, metteur en scène

Mène depuis 2007 un compagnonnage avec Leslie Kaplan au cours duquel elle conduit un laboratoire avec les textes « Le Psychanalyste », « Toute ma vie j'ai été une femme », « Mon Amérique commence en Pologne », pour un festival « Les Rencontres de la Nuit » (Festival dédié aux écritures contemporaines).

Née en 1959 à Cenon, près de Bordeaux, Christine Faure a écrit et réalisé à 23 ans « Première Mémoire ». Ce premier travail a obtenu le prix Jeunes Créations de France Culture. Après des études de Lettres et d'Histoire de l'Art à Bordeaux, elle s'oriente vers le cinéma et suit les cours de l'ESEC (Hautes Etudes Cinématographiques). Elle travaille dans la foulée avec Léos Carax et rejoint les cours de Daniel Mesguich, tout en suivant des cours de dramaturgie à Paris VIII.

En 1992, elle porte un projet d'insertion par le théâtre et le cinéma au Val Fourré, et dirige des ateliers de création. Elle suit plusieurs stages avec Peter Brook, Bob Wilson, Valère Novarina et Claude Buchevald.

Elle écrit « Etats de femmes » pièce créée au TILF, Théâtre International de la langue Française à Paris. Son travail de transmission s'accompagne de projets d'écriture tels « Vertige de l'Ange » créé au Théâtre du Proscenium à Paris, puis « Je t'aime Je te mange » au Théâtre Essaïon et enfin « Hamlet Chantier » avec 18 comédiens au Théâtre Confluences à Paris. Elle réalise « Etranges Etrangers » à Avignon où elle sera remarquée par Arte.

En 2001, elle écrit et met en scène un texte d'après le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir au Théâtre du Guichet Montparnasse. Elle met en scène au Cabaret de la Villette « Aux cœurs de Rimbaud et de Verlaine » après une lecture-mise en espace au Salon du Livre. En 2005, elle continue son travail de recherche sur la figure de Hamlet et met en scène au Théâtre du Nord-Ouest à Paris et pour le Festival d'Eysines en Gironde « Hamlet-machine » de Heiner Müller. Suivent plusieurs petites formes des œuvres de Olivier Cadiot à Paris. Puis elle rencontre Dalila Kerchouche, auteur de Mon Père ce Harki, aux Chantiers de Blaye et décide de rejoindre le projet Nationale 10 initié par MC2A et le réseau Mélanges sur la mémoire et l'immigration, projet qui a commandé à cet auteur un texte concernant le camp de Bias. Une première petite forme fera l'objet d'un chantier au Festival de Blaye ainsi qu'une résidence à l'OARA. Joël Brouch invite la compagnie à une résidence en 2007 à l'OARA. Le projet « Enfant de Harki » fera l'objet d'une résidence au Théâtre Georges Leygues à Villeneuve-sur-Lot aboutissant à la création fin 2007. Ce travail sera représenté aux Chantiers de Blaye et au Théâtre du Soleil, à l'invitation de Ariane Mnouchkine en 2008.

Parallèlement, passionnée par la transmission et la pédagogie, elle dirige plusieurs ateliers d'amateurs (environ 100 personnes) et en 2005 crée le Festival les Rencontres de la Nuit autour des écritures contemporaines dans le 17^{ème} arrondissement à Paris. En juin 2007, une invitée d'honneur Leslie Kaplan, dont la lecture d'un des romans « FEVER » aura été proposée au Centre National du Théâtre en présence de l'auteur. Cette dernière lui accorde les droits de FEVER (Grand prix des Libraires en Aquitaine). En 2008, elle crée Antigone d'après le roman de Henry Bauchau et en 2009 reconduit un laboratoire autour des écritures de Leslie Kaplan avec « Toute ma vie j'ai été une femme ». En 2009/2010, elle accompagne tout le travail préparatoire de FEVER auprès des différents publics. (Ligue de l'Enseignement, collège Villenave d'Ornon, Lycée Montesquieu, Lycée Elie Faure...) Venues de Leslie Kaplan pour accompagner le projet de Création. Mise en scène de FEVER – Création des installations « Leslie depuis maintenant » et « Histoire de... »

Photographies du spectacle



Frédéric Desmesure DR



Frédéric Desmesure DR



Frédéric Desmesure DR

MERCREDI 19 JANVIER 2011
WWW.SUDOUEST.FR

Fièvre mémorielle

THÉÂTRE La compagnie Acteurs du Monde crée «Fever» au TNT à Bordeaux, une adaptation du roman de Leslie Kaplan



«Fever», d'après Leslie Kaplan, par la compagnie Acteurs du Monde. ILLUSTRATION CATHERINE BARRAL

ANTOINE DE BAECKE
culture@sudouest.fr

La transmission, la pédagogie, la mémoire semblent au cœur du parcours de Christine Faure, metteur en scène et directrice de la compagnie Acteurs du Monde, native de Cenon mais qui a exercé ces notions, via des ateliers de création, un travail récurrent avec les amateurs et, dans les années 90, un projet d'intégration par le théâtre accompli au Val Fourré, à Mantes-la-Jolie.

Revenue sous nos cieux, elle rencontre notamment Dalila Kerchouche, auteur de «Mon père ce Harki», embraye sur le projet Nationale 10 de MC2A traitant de la mémoire de l'immigration et en tire «Enfant de Harki», qui sera présenté aux Chantiers de Blaye et au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine.

C'est aussi une rencontre, au sens littéraire, qui aboutit ce soir à la création de «Fever». Une rencontre avec l'écriture de Leslie Kaplan, dès son premier roman «L'excès-usine» (1982) et l'interview consécutive avec Marguerite Duras, où elle explicite son entrée en écriture. En 2005 paraît «Fever», que Christine Faure pré-

sente en lecture au Centre national du théâtre à Paris, et qu'elle travaillera longuement dans le cadre d'ateliers amateurs.

Le hasard et la nécessité

Dans cette histoire de meurtre gratuit, l'important n'est pas qui a tué, mais pourquoi. Deux lycéens décident de choisir leur victime au hasard, persuadés que l'absence de mobile leur épargnera le châtiment. Pourtant, on s'aperçoit progressivement qu'il ne s'agit pas d'un hasard. L'Histoire, la grande et la sombre, fait irruption au travers des deux grands-pères des jeunes gens, l'un, mutique depuis que sa famille, à l'exception de sa femme, a péri dans les camps de concentration, l'autre, qui à l'époque travaillait «dans les bureaux»... Le hasard et la nécessité, les notions de responsabilité et de mémoire collective, se font jour au fur et à mesure que l'écriture de l'auteur épluche les strates de l'inconscient. Selon Marie Christine Aury, comédienne, ce mélange entre réel et poétique, histoire et fiction, rejoint pour la metteur en scène cette volonté de transmettre, de «partager des moments d'humanité».

Spectacle «à voir et à entendre», «Fever» fait intervenir un dispositif à base d'installations et de lectures à voix haute. La forme y rejoint le fond, puisque les élèves de la compagnie, venu de la ligue de l'enseignement et qui ont travaillé sur ce texte lors des ateliers, pratiqueront ses lectures, tant il est vrai toujours selon Marie Christine Aury que «la transmission passe aussi par l'espace poétique du plateau». D'autres installations accueillent le spectateur, basées sur la série «Depuis maintenant» de Leslie Kaplan, comprenant six tomes publiés aux éditions POL. Une rencontre avec l'auteur conclura la première représentation.

À noter que «Fever» est une coproduction du TNT et du festival Les Rencontres de la Nuit, créé à Paris autour de la littérature, de la poésie et du théâtre contemporain par Christine Faure et Marie Christine Aury.

Ce soir (complet), demain et vendredi à 20 h 30 au TNT Manufacture de chaussures, 226 bd Albert 1er à Bordeaux. 8 à 13 €. Ce soir vernissage des installations à 19 heures. Tél. 05 56 85 82 81.

Traductions, adaptations, etc.
Allemagne : Berlin Verlag

« *Fever* est un livre sur le crime, mais la question, le suspense, le côté thriller, n'est pas qui a tué - ça on le sait tout de suite - mais pourquoi. C'est un livre sur la folie, mais sur une folie qui ne se voit pas, qui ne se dit pas, sauf justement dans le crime. C'est un livre sur deux adolescents d'aujourd'hui, mais qui sont rattrapés par le passé, à savoir par ce qui est arrivé à leurs grands-parents. C'est un livre sur l'irruption violente de l'Histoire dans la vie de deux lycéens d'aujourd'hui. Deux lycéens, bonne famille, une famille française-française, une famille française d'origine juive qui a vécu l'extermination, trois générations. Ils sont en Terminale, en classe de philosophie et ils sont fascinés par la philosophie et par leur professeur de philosophie. Ils sont exaltés par les idées, la possibilité de tout penser, de penser n'importe quelle idée, de jouer avec les idées, il y a aussi une imbrication de l'exaltation pour l'idée et de la sexualité, d'ailleurs ils sont comme toute la classe amoureux de leur professeur de philosophie, une très jolie femme, très bon professeur. Leur idée, c'est tuer « par hasard ». En suivant le seul hasard, ils seront imprenables, étant sans mobile. Et ils le font. Dans l'impunité et aussi l'indifférence, la leur d'abord. Et peu à peu la folie les rattrape, les « raisons » se dévoilent dans leur ampleur : ils croyaient agir au nom de leur idée, ils découvrent qu'ils sont agis, qu'ils répètent une violence, un crime, qui vient de bien avant eux. Ils étaient sans affects, divisés, ce qu'ils avaient fait ils n'y pensaient plus et peu à peu, ils se rendent compte qu'ils ont suivi inconsciemment les traces de leurs grands-pères respectifs : l'un qui a suivi des ordres, lesquels et jusqu'où on ne saura pas, l'autre qui rêve de vengeance. Ils vont devoir vivre avec ça. Avec les deux lycéens qui font une recherche sur ce qui leur est arrivé on découvre dans les détails une des formes de cette « banalité du mal » dont parle Hannah Arendt : non pas que le mal est banal, mais qu'il peut être le fait de personnes complètement banales. On revisite l'affaire Papon, le procès Eichmann, mais de leur point de vue, comment ça les affecte eux, et comment ça peut nous affecter nous, ici et maintenant, dans notre société, dans notre monde. Qu'est-ce que c'est, le crime de bureau, le crime d'indifférence, qu'est-ce que c'est, suivre des ordres, le fonctionnement de la société moderne, la déresponsabilisation? »

Claire Devarrieux, Libération, 2005
« Kaplan sans mobile apparent »

Deux adolescents commettent un crime gratuit. Leslie Kaplan en montre l'origine dans l'occupation. Entrez dans la danse, et voyez comme elle avance, un pas chez l'un, un pas chez l'autre, glissé, couru, jeté, s'arrêtant juste ce qu'il faut pour laisser descendre la verticalité de la pensée. Leslie Kaplan écrit comme on a envie de respirer, comme on capte le mouvement, le rythme. *Fever*, dit le titre de son nouveau roman, titre de chanson, toutes les chansons sont en anglais dans les bandes-son de Leslie Kaplan, cela ne désigne pas seulement une origine américaine, pas seulement une appartenance à la génération des enfants du rock et du jazz. C'est l'allègement de nos vies, par les voix de Patti Smith, de Janis Joplin, de Bob Dylan. Et de Peggy Lee : *Fever* brasse la bonne fièvre des discussions, nous entraîne chez Damien, chez Pierre, garçons de classe terminale amoureux du professeur de philosophie, madame Martin. Ils découvrent Spinoza, testent leurs arguments, bonne et mauvaise foi pêle-mêle. *"La passion pour les idées, madame Marin la transmettait d'emblée. Les élèves apprenaient comment penser les impliquait, ici et maintenant. Les théories n'étaient pas des constructions abstraites, mais avaient des enjeux concrets, matériels, et analyser, comprendre, choisir des solutions étaient des activités inscrites dans le monde, passé et présent."* Deux garçons en pleine ébullition textuelle et sexuelle. Pourquoi a-t-elle viré en mauvaise fièvre ?

L'angoisse du désir sans objet les travaille, mais aussi, pour Damien, d'être *"coupé du langage"*. Les personnages des romans de Leslie Kaplan, depuis le début, depuis *Le Pont de Brooklyn* en 1987, réfléchissent comme tout le monde, comme l'auteur et comme le lecteur. Ils leur sont égaux ou supérieurs, en aucun cas inférieurs. Il n'est pas question de les prendre de haut. Puisqu'on les suit, pas à pas. On accompagne Damien vers ses hallucinations, vers le clown ricaneur qui l'attend sur son lit, on accompagne Pierre vers la fuite, le cauchemar, la panique, on reste de plain-pied avec leur univers familial, familial. Famille de Damien : une mère secrétaire séduisante, sans doute trop proche de son fils, un père ingénieur rêveur sorti de l'École des mines, un grand-père fonctionnaire adoré dont la femme n'est plus de ce monde, ce qui a permis à Damien d'avoir la révélation suivante au chevet de sa grand-mère bientôt disparue, déjà absente : *"La mort, c'est ça. Ne s'intéresser à rien."*

Famille de Pierre, on n'est pas dans *Madame Bovary*, les trois générations cohabitent, ça fait du bruit, sauf le grand-père qui ne dit mot. Mère et grand-mère juives ne se passent rien, paroles, cris et théières (on a l'impression) volent, les rires aussi quelquefois, il serait étonnant qu'on ne trouve pas, dans un roman de Leslie Kaplan, de ces histoires drôles, absurdes, par exemple le type qui boit trois bières chaque semaine à la santé de ses frères, et qui intrigue le serveur le jour où il n'en prend que deux, pas de quoi s'inquiéter, c'est qu'il ne boit plus. Les histoires drôles sont à l'image des chansons, des citations, Leslie Kaplan ne manque jamais de semer des cailloux que le lecteur amasse.

"Penser, parler, danser. La philosophie, c'est danser." Madame Martin cite Nietzsche : *"C'est une belle folie : parler. Avec cela l'homme danse sur et par-dessus toute chose."* Elle cite Hanna Arendt : *"Ce sont des hommes et non pas l'homme qui habitent la Terre."* Dans le recueil d'essais *Les Outils*, Leslie Kaplan commente une autre phrase d'Arendt : *"Ce qui, dans le monde non totalitaire, prépare les hommes à la domination totalitaire, c'est le fait que la désolation qui jadis constituait une expérience limite, subie dans certaines conditions sociale marginales, telles que la vieillesse, est devenue l'expérience quotidienne de masses toujours croissante de notre siècle."* Pierre rencontre un troisième adolescent, fils d'un chômeur dont la situation est l'illustration exacte de cette phrase. La grand-mère de Pierre est revenue de déportation. Le grand-père de Damien fut un fonctionnaire exemplaire, à Paris, dans quelque ministère pendant et après la guerre. Pierre découvre l'aliénation, Damien la France vichyste, ils mettent en commun leur butin. Le procès Papon achève de les relier à l'Histoire, de les obséder jusqu'à la fièvre, jusqu'à ce qu'ils inquiètent madame Martin. Le grand-père de Damien dit : *"Pour qu'il y ait crime il faut qu'il y ait une raison personnelle, un motif, un mobile personnels. Mais si on suit des ordres..."* Il y aurait ainsi répétition, d'un crime à l'autre. Le petit-fils suit le hasard ; le grand-père lui aura, peut-être, suivi les ordres.

Judith Steiner, Les Inrockuptibles, 2005

« De sang froid »

Autour d'un meurtre d'adolescents, Leslie Kaplan interroge la nature du crime par une mise en perspective subtile d'un acte individuel dans l'histoire. Très fort.

Fever, douzième roman de Leslie Kaplan - et cinquième de la série "*Depuis maintenant*", initiée en 1996 avec *Miss Nobody Knows*, qui inscrit son œuvre dans la présence durable et instantanée du passé et en particulier dans l'après-68 -, est une histoire de meurtre. Poisseuse, la fièvre y est tiède, moite, grise. Comme la ville.

Damien, petit-fils de fonctionnaire français, et Pierre, petit-fils de Juif déporté, élèves intelligents et bûcheurs de terminale rive gauche, exaltés par la séduction conceptuelle de la découverte de la philosophie et par leur jolie prof, réfléchissent énormément. Ensemble, ils sont les auteurs d'une fiction sanglante : un crime parfait, expérimental et sans mobile. Avec passage à l'acte. Ils ont choisi leur victime au hasard et tout se passe comme sur des roulettes. L'enquête tombe dans une impasse et le fait divers dans l'oubli. Pas l'ombre d'un soupçon ne pèse sur eux. Pas vraiment de remords non plus. Juste la découverte de l'intranquillité. Le rétrécissement menaçant des distances de sécurité, le monde qui se rapproche soudain à toute vitesse, la réalité qui frappe à la fenêtre comme un mauvais rêve.

Avec un œil froid et calme sur les agitations intérieures, Leslie Kaplan écrit comme on arpente un périmètre, sans relâche, ne cédant jamais. D'une précision topographique dans la localisation du récit (quelques rues du XIV^e arrondissement), sa géographie est avant tout mentale. Prolongeant sa réflexion de prédilection sur les rapports (au sens équation) réalité/fiction, engagement/détachement, *Fever* est un roman d'apprentissage de la pensée où les adolescents jonglent avec les idées, nouent des liens entre leurs lectures, bâtissent des échafaudages de concepts qui culminent, vacillent, avant de s'effondrer.

Car il n'y a pas que la philo en terminale, il y a aussi l'histoire, Vichy, les camps et le procès Papon. Irruption bouleversante, mise en perspective d'une intimité envahissante. Alors Damien fait parler le grand-père fonctionnaire, qui n'aime pas l'idée de "crime contre l'humanité". *"Pour qu'il y ait crime il faut qu'il y ait une raison personnelle, un motif, un mobile personnels. Mais si on suit des ordres..."* Alors Damien et Pierre s'interrogent. Quels ordres le grand-père a-t-il suivis ? Suivre des ordres ou suivre le hasard, quelle différence ? Quelle indifférence ? *"Mais ce qui augmentait encore le malaise de Damien était une petite pensée supplémentaire, une pensée infime, ridicule, mais qui restait encore là, collée, vraiment une pensée de n'importe quoi, qu'il écartait comme une mouche en se disant, et alors. La pensée restait là, moi aussi, pensait Damien, moi aussi je dis souvent bof."*

Une fois qu'elle est venue à l'esprit, on peut tenter d'ignorer une pensée, mais on ne peut plus la faire taire. Dans le faux calme frontalier des alentours de la folie, *Fever* dit la recherche désespérée de ce silence perdu, l'acclimatation épuisante et douloureuse à l'éveil de la conscience. »

Patrick Kédichian, Le Monde,

« Un crime gratuit sert de fil rouge à Leslie Kaplan pour remonter le cours des générations »

Depuis maintenant est le titre générique que Leslie Kaplan donne à ses romans depuis dix ans. Ce "*maintenant*" est donc la figure impérative de son projet d'écrivain. Et c'est "*depuis*" cette figure, depuis l'éthique littéraire qu'elle suppose, dans l'urgence et le souci qu'elle appelle, que l'auteur de *L'Excès-l'usine* (P.O.L, 1982) écrit. Et s'il faut rappeler que Duras et Blanchot la saluèrent, ce n'est pas au titre de trophée que l'on brandit mais pour indiquer dans quel paysage on se situe.

Car avant de juger tel ou tel type de littérature et de décréter autoritairement ce que devrait être ou ne pas être la littérature - engagée, politique, citoyenne, loin ou non de l'intimité, etc. -, on serait bien avisé de prendre connaissance de ce que chaque type peut engendrer. En bien ou en mal. La réussite de Leslie Kaplan, quel que soit le sujet abordé, tient à une certaine exigence maintenue, à une volonté presque farouche de comprendre le monde dans lequel nous vivons où les générations s'enchaînent, reconduisant les malentendus, transmettant le poison des trahisons, des lâchetés, des renoncements.

Justement, cette question des générations est au centre de *Fever* - qui emprunte son titre à une chanson connue d'Alice Snow. Nous sommes à Paris, de nos jours, dans le petit périmètre de Montparnasse, entre le cimetière, le boulevard Edgar-Quinet, le carrefour Raspail, la rue de Rennes... c'est le début du printemps. Deux jeunes gens intelligents, bosseurs, fils de famille de la petite bourgeoisie, préparent leur bac dans un lycée du quartier : ils le réussiront, avec une mention.

Lorsque le roman commence, Pierre et Damien descendent les rues d'un immeuble de la rue Delambre. Ils viennent d'assassiner une femme choisie au hasard. Sans motif. Pour se prouver à eux-mêmes que le hasard et la gratuité sont à la fois des images du destin et que pour se soustraire à toute poursuite, et conséquemment à toute culpabilité, il faut et il suffit de n'avoir aucun mobile, aucun intérêt au crime.

Peu à peu, le champ s'élargit, s'approfondit. D'autres personnages apparaissent, donnent de la densité à ce qui n'est plus un *simple* fait divers. Les éléments de la vie familiale, morale et sociale des deux adolescents s'additionnent, s'entrecroisent. Pierre est issu d'une famille juive. Il regarde son grand-père, *ce vieil Elie qui ne parlait pas mais qui n'en pensait pas moins, qui toute la journée restait assis, impuissant, dans son fauteuil et ressassait " Exterminez-les "*. Damien, lui, interroge son propre grand-père, René, sur son attitude à la même époque de la guerre : discours désespérément convenu pour justifier la lâcheté ordinaire des jours, la débrouillardise comme morale, le silence comme engagement maximal. Le cours de philosophie des deux lycéens sert de contrepoint à l'angoisse et aux rêves qui viennent les hanter. Le geste criminel n'est donc qu'une réponse folle à l'interrogation *e vivre*. Mais surtout parce que la question est comme antérieure à Pierre et à Damien. Elle a informé la vie de leurs parents, de leurs grands-parents. C'est pourquoi elle les déborde aujourd'hui... On ne peut pas être vierge de l'histoire dont on est issu.

A la fin de son livre, Leslie Kaplan revient sur le procès Eichmann vu par Hanna Arendt, ou sur celui de Maurice Papon. Tout ici trouve sa juste place, sans effet de démonstration grossière. Car c'est en romancière, avec la licence et la règle que l'on se fixe à soi-même, que l'auteur parvient à son but : montrer comment la responsabilité se transmet. Et de quoi nous sommes contraints d'accepter l'héritage. »

Cie Acteurs du Monde
68 rue Amédée Saint Germain
33800 Bordeaux
email : acteursdumonde@neuf.fr